

LEO ENTRE LES DEUX TOURS

*Une bronchite l'a contraint à donner son nouveau spectacle en période électorale
Sa première chanson s'intitule « Ils ont voté ». Lui, ça fait longtemps qu'il a élu les poètes*

LE père Léo commençant son nouveau spectacle au lendemain du premier tour des élections, vingt ans après 68, de surcroît, on s'attend d'abord à quelques diatribes du genre épique. La première chanson, « Ils ont voté » (autrement dit, « Et puis après ? ») incite à le penser. A sa version originale de 1967, il a rajouté une moralité ironico-polémique : « Et Madonna est arrivée ! » Pourtant, on constate très vite que le chanteur a choisi son arme la plus efficace, la plus convaincante, celle des mots et de la musique. Celle de la poésie. Renonçant aux commentaires et aux appartés liés à l'actualité immédiate (ce qui ne signifie pas que, certains soirs, il ne cédera pas à quelque poussée plus forte), il enchaîne les chansons les unes aux autres, tantôt au piano tantôt accompagné par une bande-orchestre.

C'est que l'actualité immédiate, le répertoire de Ferré suffit amplement à l'éclairer, depuis le temps où il s'est jeté dans « la Vie d'artiste », un soir de novembre 1946, au fameux Bœuf sur le toit. Et si, apparemment fatigué, il entre en scène d'un pas lent (il sort d'une bronchite mal soignée, qui l'a contraint à repousser le démarrage de ce spectacle, initialement prévu le 7 avril), il tient néanmoins la scène pendant plus de deux heures et demie, s'offrant le luxe de saluer l'auditoire d'une sublime petite chanson d'amour à voix nue. Ce qui fera dire à un ami journaliste : « Je ne l'avais pas vu depuis dix ans. J'étais un peu inquiet. Rien que pour ce moment-là, je ne regrette pas d'être venu. Je ne suis pas près de l'oublier. »

En novembre 1986, dans ce même TLP-Dejazet (le Théâtre libertaire de Paris), Léo Ferré avait enthousiasmé tout le monde avec son spectacle sur les poètes (joué ensuite dans la France entière et jusqu'au Japon). Ici, il a concocté un cocktail où l'on retrouve Baudelaire, Rimbaud (« On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans », titre d'un superbe double album, publié l'an dernier chez EPM), Aragon (« L'Affiche rouge »), son vieux copain Jean-Roger Caussimon, « Comme à Ostende », ou René Baër, avec lequel il composa l'une de ses toutes premières chansons : « la Chambre ».

Mais le choix rigoureux des textes, la tonalité générale de l'ensemble traduisent la volonté d'un homme d'aller à l'essentiel, de transmuter les coups de gueule d'hier (il s'en échappe bien encore quelques-uns au détour d'un sanglot intérieur) en espoir supérieur, en un anarcho-humanisme qui veut, malgré tout, s'ouvrir les mains au bout des bras tendus. Entre révolte viscérale et pudeur, Léo Ferré ne galvaude ni la tendresse ni l'amour. Il interprète ainsi avec une sobriété extrême, laissant toute la place à sa voix unique, vibrante ou caressante, porteuse de toutes nos émotions.

Les chansons de Léo ne se démodent pas. Devant une telle œuvre, à moins d'être un vieux fidèle ou un exégète, on n'est jamais très sûr qu'il s'agisse d'inédits ou de reprises. Son « Paris, je ne t'aime plus » (1970) acquiert de la sorte, en la situation actuelle, de singulières résonances : « Entends le bruit que font les Français à genoux. Dix ans qu'ils



Léo Ferré. « Il s'offre le luxe d'une sublime petite chanson d'amour à voix nue. » (Photo DR.)

sont pliés, dix ans de servitude. Et quand on vit par terre, on prend des habitudes. Quand ils se lèveront nous resterons chez nous », terminant, après une allusion chaleureuse à mai 1968, par

« Ah, Paris, quand tu es debout... Moi, je t'aime encore. »

On retrouve cependant de grands classiques comme (par ordre chronologique) : « la Vie moderne », « le Bateau espagnol », « Thank you Satan », « Avec

le temps », « Madame la misère », « les Anarchistes », « Ni dieu ni maître », « la Mémoire et la mer », « l'Espoir », « Je te donne », « les Artistes », « Allende »... et encore « Mon général », censuré par

Barclay en 1962. D'ici à ce qu'il décide de saluer l'année Piaf, en reprenant « A une chanteuse morte », qui avait connu le même sort cinq ans plus tard !

Daniel Pantchenko